

Jean Luc Le Creurer

Dernière prière à Seward

Terreur au couvent

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© JEAN LUC LE CREURER SEPTEMBRE 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

| L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Du même auteur :

La fille de la mer. Amazon et Bookelis
Reviens moi. Bookelis
Nouvelle prière à Seward. Bookelis
Les âmes tourmentées. Amazon et Bookelis
Barbec'you des recettes pour vous. Bookelis
Dernière prière à Seward. Bookelis
Rêves tendance dans le noir. Bookelis
Noire tendance. Editions Cécile Langlois
Court ... la nuit. Pseudo de Jean Luc Mareug. Editions
Demdel, en numérique chez Bookelis

« Le monde est dangereux à vivre, non pas tant à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent et laissent faire »

Albert Einstein

Prologue

Tant mon prénom et nom, que mon âge, ma profession ou tout autre argument de ma vie n'ont aucune importance dans ce récit. Il est d'ailleurs préférable que je reste anonyme pour des raisons qui ne regardent que moi et ma conscience. L'histoire que j'ai rassemblée ici, je l'ai ressuscitée après maintes recherches et témoignages directs et indirects. J'ai dû braver le temps et les événements pour retracer le dangereux parcours de cette femme si hardie que cruelle. De nombreuses années m'ont été nécessaires pour lier entre eux tous ces personnages. Néanmoins après un temps de recul, de réflexion et d'indécisions, je me suis décidée à écrire cette histoire sous une forme romancée. Je l'avoue, quelque peu remaniée pour décrire ces vies étriquées durant cette courte période dans cette petite ville si tranquille. Cependant il fallait que je le couche sur du papier, pour elle, pour moi.

Ah juste un petit indice sur moi, je suis la fille d'une mère, et quelle mère que la mienne !

Premier psaume
à Détroit

Chapitre 1

Ville de Détroit, état du Michigan, États-Unis
d'Amérique

Jeudi 15 octobre 1953

La jeune femme ne frappa pas sur l'imposante porte en bois marron, mais entra directement dans la grande maison bourgeoise. Elle passa le vestibule puis se planta devant un journal déplié.

— Vittorio, je veux voir ton frère.

Le journal s'abattit, laissant apparaître le visage bourru d'un homme aux cheveux bruns en brosse tel un noir corbeau qui se serait coiffé à l'iroquoise.

— Abby ! Tu es bien matinale.

— C'est très important, mon chou.

— OK ma poule.

— Je ne suis pas ta poule, Vittorio.

— Ah, mais si, toutes les filles de mon frère sont mes poules. Je suis bien ton chou, non ?

— Tu ramasses juste les compteurs, c'est tout.

— Matinale et nerveuse, allez vas-y, c'est la porte au bout de la pièce, dit-il en lui montrant le chemin du revers de son journal.

Après un sourire grimaçant, elle fonça vers l'issue indiquée puis frappa d'un poing empressé.

— Entrez.

Elle poussa l'accès du bureau puis se rua devant celui-ci.

— Abby ! Tu es déjà debout ! Tu as bossé cette nuit pourtant.

— C'est mon problème, dit-elle en fixant l'homme.

— OK, OK.

L'homme écrasa son mégot de cigarette au milieu des autres, dans un grand cendrier en verre fumé.

— Tu veux me voir ? dit-il en s'enfonçant dans son fauteuil en cuir noir.

Se tenant face à son proxénète, les mains sur les hanches, la femme prit une bonne inspiration.

— J'en ai marre de faire la pute pour toi, je veux ma liberté ! Souffla-t-elle d'un trait.

— Oh là, mais on ne me quitte pas comme ça, ma chérie, dit l'homme en tirant sur son nœud de cravate.

— Ça fait dix ans que je roule pour toi, c'est bon, je veux partir loin d'ici. Répondit-elle énervée.

— Je crois que tu ne comprends pas, on est liés tous les deux.

La prostituée jeta son sac à main sur la chaise qui regardait le secrétaire puis balança sur le côté le bas de sa veste en fourrure. Elle se déplaça, face au fauteuil sur le bord du bureau. Le proxénète tourna alors la tête vers elle.

— Écoute Giorgio, c'est toi qui n'as pas compris, je me tire, que tu le veuilles ou non, dit-elle sur un ton virulent.

— Tu te prends pour quoi Abby ? Tu n'es qu'une petite pute !

— Plus la tienne en tout cas.

— Ah, ma chérie, on a un problème alors, tu restes ou tu meurs, c'est aussi simple que ça, dit-il en haussant le ton.

Un instant de folie emporta soudain les pensées d'Abby, elle attrapa le gros cendrier en forme d'étoile, et d'un revers de la main, frappa l'homme en pleine face. Un coup, puis deux et trois, sur le crâne dégarni qui plongea sur la table du

bureau. Elle continua de cogner, sur la nuque, qui, au bout du sixième impact devint toute molle. L'individu s'écrasa, la grosse joue sur son secrétaire de bois, seule une fine coulée de sang s'échappa de son oreille. Abby reposa son arme puis recula. Subitement, elle se rendit compte de son geste : elle venait de tuer son patron, vite et en puissance.

Cela lui vaudrait la mort en représailles, c'était certain, le clan familial des Lumbroso était trop uni. Elle écouta si quelqu'un arrivait apeurée. Au bout d'un long silence pesant, elle décida de sortir de la pièce. Refermant délicatement la porte, elle s'avança tête baissée vers Vittorio, à l'autre bout de la grande salle à manger. Celui-ci avait le nez dans son journal lorsqu'elle parvint à sa hauteur.

— C'est bon, j'ai vu ton frère, mon affaire est réglée, dit-elle en passant une main dans sa longue chevelure lisse.

— OK ma poule, on pourrait faire des tas de choses tous les deux, proposa t-il en baissant son édition du jour.

— Il faudrait que tu payes pour ça, mon chou.

— Mais non, j'ai tous les droits sur vous, tu sais bien.

— Le droit de rien, oui.

— Abby, tu me désoles.

— Bon, je file. Ah, ton frère ne veut pas être dérangé, il m'a dit qu'il était en plein business.

— Oui, j'ai l'habitude, on a des soucis avec l'approvisionnement en whisky, mais ça ne te regarde pas, ma poule.

— Je m'en fous, allez bye Vittorio, à cette nuit pour le blé.

— C'est ça, à cette nuit, dit-il en reprenant sa lecture.

Elle sortit de la villa sans encombre, mais cela ne durerait pas. Dans quelques heures, Vittorio entrerait dans le bureau pour découvrir son truand de frère le crâne défoncé.

Que faire ? Fuir semblait la meilleure solution pour le moment. Elle marcha vite, très vite, pour s'éloigner du lieu de son crime. Ne sachant où aller, elle déambula au hasard des rues de la ville, l'esprit encombré de pensées. Se sauver ? Où ? Comment ? Il fallait qu'elle y réfléchisse calmement. Au coin d'une avenue, elle déboucha sur une petite église entourée de vieux bâtiments. « Pourquoi pas », se dit-elle.

Elle entra dans la maison du Bon Dieu, avec sa jupe courte cachée sous son manteau de vison. Il n'y avait qu'une personne, un tissu noir tombant sur des épaules, installée sur le banc juste devant l'autel. C'était la première fois depuis son arrivée dans cette ville, voici une dizaine d'années, qu'elle pénétrait dans une bâtisse religieuse. Bien sûr, elle avait suivi un enseignement catholique dans sa jeunesse, mais il était loin le temps des messes et chorales. La vie l'avait transformée en de moins avouables occupations.

Elle se plaça à côté de la personne, une religieuse.

— Ça ne vous dérange pas si je me mets à côté de vous ?

— Non, aucun problème, lui répondit la femme calmement.

— Il n'y a personne d'autre et ça me colle la frousse.

— Nous sommes en sécurité dans la maison de Dieu.

— Foutaise !

— Ne jurez pas, dit la nonne, en balayant rapidement son regard sur Abby.

— Excusez-moi, ma sœur.

— Vous êtes... Comment dire...

— Ne cherchez pas. Oui, je suis un oiseau du plaisir. Pas trop recommandable, hein, ma sœur ?

— Oh je ne vous juge pas, vous savez je reviens de Corée, j'ai vu des choses terribles avec cette guerre, alors je suis plus tolérante.

— Vous êtes gentille.

— C'est étrange de voir quelqu'un comme vous ici, vous avez la foi ?

— En fait, j'ai surtout besoin de réfléchir, au calme.

— Et bien, vous y êtes.

— Dites, on se ressemble toutes les deux, c'est dingue. Mêmes yeux, même coiffure et couleur, même taille et corpulence, à part nos vêtements.

— Oui je trouve aussi, mais il y a le maquillage.

— Ah ça je suis obligée pour le boulot, faut attirer le client, vous comprenez ?

— N'en dites pas plus, s'il vous plaît.

— J'ai trente-cinq ans, et vous ?

— Trente-six, dont dix-huit au service du Seigneur.

— OK, ma sœur. On est peut-être parentes, je suis née à Winnipeg au Canada.

— Et moi à la Nouvelle-Orléans, complètement à l'opposé.

— Ah ça jazz bien là-bas, mais c'est loin de chez moi.

— Oui je ne pense pas que nous soyons parentes, on se ressemble physiquement, c'est tout. Je suis une Guilbert ou Sœur...

Son prénom fut étouffé par le claquement de la grande porte de l'église, les incitant à se retourner. Une vieille

femme apparut à l'entrée, fit son signe de croix et se dirigea vers un banc.

— Bien, et vous ?

— Abby... Abby Joffray.

— Je reviens de Corée, j'étais infirmière dans un hôpital militaire et comme cette guerre est terminée, je suis de retour au pays.

— Ça devait pas être drôle là-bas.

— Que non alors !

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Et bien, j'ai postulé dans un couvent à côté d'un hôpital.

— Et comment vous allez avoir la réponse si vous revenez de Corée, vous habitez où ?

— C'est judicieux. Je suis dans un hôtel depuis une semaine, Sœur Mary, mon ancienne collègue, vie dans un couvent dans cette ville et m'a donné l'adresse de cet établissement il y a un mois, lorsque j'étais sur le point de rentrer ; j'ai donc mis ses coordonnées pour la réponse.

— Bien vu.

— En arrivant, j'ai téléphoné au carmel, mais la secrétaire m'a expliqué que j'aurai une réponse écrite qui devrait arriver ces jours-ci.

— Je vous souhaite de réussir alors.

— Merci, je peux vous aider ? Abby demanda la sœur en refermant sa Bible.

— Ben en fait, j'ai perdu mon travail et je ne sais pas quoi faire.

— Eh bien, il y a ici une structure d'assistance aux émigrés, vous pourriez vous y inscrire, d'après Sœur Mary, ils aident à trouver emploi et logement.

— Ah ce serait bien, mais j'ai un gros souci, vous savez.

— D'accord, écoutez, je ne suis que de passage ici, je suis venue rendre visite à Sœur Mary, elle est au couvent des Dominicaines, je peux vous la présenter, elle vous aidera.

— Je ne sais pas si elle peut, mon cas est vraiment grave.

— Je vous propose d'aller lui rendre visite, vous verrez cela toutes les deux.

— Pourquoi pas !

— Maintenant, si vous le voulez.

— OK, si ça vous dérange pas.

— Du tout, suivez-moi.

La religieuse fit son signe de croix sous le regard d'Abby, prit son petit sac à main, posé sur le banc, puis les deux femmes quittèrent l'église pour se retrouver dehors, sur le trottoir, plus familier pour l'une d'entre elles.

— Il faut que je passe à mon hôtel avant pour vérifier si mon courrier est arrivé, c'est juste à côté.

— OK, par contre, c'est dans un couvent qu'elle est votre copine ?

— Tout à fait, pas très loin du centre-ville.

— Oui, je vois où ça se trouve, j'avais un client pas très loin, enfin un ami quoi.

— Je ne veux rien savoir.

— Bon ben, il faudrait peut-être mieux que je me change, sinon ça va causer là-bas, dit la prostituée en ouvrant son manteau.

— Je vois, c'est une bonne idée effectivement.

— OK, on passera vite fait chez moi alors, c'est sur la route.

Elles marchèrent une bonne centaine de mètres en silence, pour finalement arriver devant un petit hôtel coincé entre deux bâtiments au milieu d'une rue.

— Allez-y ma sœur, je vous attends là.

— Je n'en ai que pour quelques minutes.

La jupe noire et droite de la nonne disparut derrière la porte de l'hôtel. Abby avait le nez au vent et les pensées perdues. Que faire ? Fuir ou se cacher ? Soudain, une idée maléfique germa dans son esprit tourmenté.

Le bruit d'une porte sortit Abby de son plan machiavélique, elle se retourna et vit la religieuse agiter une lettre.

— Ça y est, je l'ai, dit-elle, toute souriante.

Elle vint auprès d'Abby et commença à déchirer l'enveloppe.

— Je m'excuse, mais c'est trop important pour moi.

La nonne déplia rapidement la lettre, puis après quelques secondes de lecture, un sourire illumina son visage.

— Je suis admise ! dit-elle en levant le bras, sa lettre à la main.

— Je suis contente pour vous, au fait c'est où votre truc hôpital ?

— Un couvent dans le Nebraska !

— Eh bien, c'est pas la porte d'à côté. C'est dans le centre, si je ne me trompe ?

— Tout à fait, en plein milieu des États-Unis, à quelques états d'ici.

— Vous avez de la route à faire.

— Ce n'est pas grave. Je vous le dis maintenant, je n'étais pas certaine d'être admise.

— Allez, on passe chez moi.

Elles quittèrent le porche de l'hôtel puis la ruelle, et débouchèrent sur une grande artère. Elles remontèrent Washington Boulevard, bordé de ses majestueux immeubles. Deux rues plus loin, elles prirent sur la droite pour terminer dans Farmer Street. Une bonne demi-heure de marche en discutant comme deux vieilles amies. Durant ce laps de temps, Abby avait presque tout appris de la vie de la sœur. Des parents décédés dans un accident de voiture voilà dix ans, un frère et des cousins à la Nouvelle-Orléans, qu'elle voyait très rarement, sa seule famille. Côté professionnel, elle venait de servir comme infirmière durant une grande partie de la guerre de Corée, et côté affectif et spirituel, son âme et son cœur appartenaient à Dieu. Voilà vite brossé le portrait de cette sœur dévouée au service de l'être humain et de son Seigneur. De son côté, Abby avait vaguement avoué une enfance en famille nombreuse au Canada, un père porté sur la bouteille et une— mère désespérée, limite dépressive. Rien de bien réjouissant, mais qui emmenait encore plus loin la sœur vers une bonne action.

Abby n'éprouvait rien pour cette femme, ni antipathie, ni affection et encore moins une quelconque bienveillance. Le dur métier du trottoir lui avait forgé un caractère d'acier et rares étaient ses amis, juste des collègues de travail, si l'on peut dire.

Chapitre 2

Son lieu de résidence et de labeur était un petit immeuble semblable à toute la lignée de bâtiments collés les uns aux autres dans la pénombre d'une rue.

—Voilà on y est ! informa Abby.

— Ah... C'est un joli quartier.

— Vous trouvez ? Pour moi, il est dégoûtant, et la nuit, c'est pire.

— J'imagine votre vie, enfin j'essaie.

— Vous ne pouvez pas, c'est trop... Allez, entrons chez moi. Ne vous attendez pas à un palace, ma sœur.

— Ne vous inquiétez pas, je viens de passer un certain temps sous des toiles de tente.

— C'est un peu mieux quand même, mais bon, dit-elle en poussant la porte d'entrée de l'immeuble.

Deux étages sur des marches en bois usées et bancales et elles se retrouvèrent dans un couloir sombre malgré l'ampoule électrique qui jetait ses faibles rayons contre les murs.

— Nous y voici ! annonça Abby en donnant un tour de clé dans la serrure.

Elle pénétra la première, suivie de la nonne.

— C'est par là, ma sœur.

— D'accord !

— C'est un deux pièces : une cuisine et une chambre, enfin deux et demi, j'ai aménagé un coin salle de bain dans la chambre.

— C'est très bien, vous avez un logement déjà, répondit la religieuse.

— Oui et avec le gaz de ville, se vanta Abby en accrochant son vison derrière la porte d'entrée.

— Oh, mais c'est magnifique, dit la nonne d'un ton enjoué.

— Ouais, allez, asseyez-vous, je vous offre un café ou un thé peut-être. Demanda Abby en tirant une chaise.

— Un petit café, je ne dis pas non, acquiesça la sœur en déposant sa Bible et son sac à main sur la table.

— Avec ou sans sucre ?

— Oh un morceau s'il vous plaît.

La cuisine n'était pas grande, un gros carré aux murs blanchâtres. À part un vaisselier en pin, un humble réfrigérateur, une minuscule table avec une nappe à carreaux bleus et blancs et deux chaises, il n'y avait pas d'autre mobilier. Abby ouvrit une porte vitrée du meuble et en sortit deux tasses, deux petites cuillères et une boîte en fer qu'elle posa sur la table. La puissante lumière du jour perçait au travers des rideaux gris et ajourés de la fenêtre, égayant un peu ce lieu assez triste. De la cafetière en tôle, elle versa du nectar dans une casserole et, à l'aide d'une allumette, fit jaillir le feu sur le gaz.

— C'est du réchauffé de ce matin, ça ne vous dérange pas ?

— C'est parfait, dit la sœur en replaçant son petit voile sur sa tête.

Assises face à face, les deux femmes dégustèrent leur café en silence.

— Une deuxième tasse, ma sœur ?

— Ah je veux bien, il est très bon.

— Vous trouvez ? Bon je vous sers et je vais me changer, OK ?

— Très bien, je pense que le couvent ne doit pas être loin d'ici.

— Non, il est trois rues plus loin, confirma Abby en versant le café.

Abandonnant la nonne dans la cuisine, la jeune femme se dirigea vers sa chambre. Contournant le grand lit, elle s'approcha de l'unique fenêtre qui laissait pénétrer les rayons de ce soleil d'automne. Derrière un double-rideau replié de part et d'autre de l'ouverture, elle attrapa la cordelette manœuvrant le voilage en dentelle. Un bon mètre de corde à rideaux serpentait entre ses doigts, suffisant pour son plan infernal. D'un pas, elle bondit dans la minuscule salle de bain pour en ressortir avec une paire de ciseaux. Sur la pointe des pieds, elle coupa au plus haut la ficelle, puis de ses mains agiles, fit un nœud coulant avec une belle ouverture de tête.

— Me revoilà ! lança Abby, en pénétrant dans la cuisine.

— Déjà ! dit la sœur en posant sa tasse.

— Oui, je suis une rapide.

Aussitôt collée derrière la religieuse, Abby encercla de son arme le cou de celle-ci, puis tira de toutes ses forces. La sœur releva ses mains, mais Abby lui fit faire un soubresaut lorsqu'elle l'attira vers elle, sa tête plaquée sur son ventre. Le court voile ecclésiastique ne bougea pas, seuls les doigts crispés de la sœur touchaient la corde sans pouvoir la délivrer de ce lien. En serrant la cordelette autour du cou de la bonne sœur, Abby repensa à son crime du matin. Celui-ci n'était que la suite logique, pour se protéger d'une mort certaine. Abby resta cinq bonnes minutes, d'un temps qui lui

parut interminable dans cette position, tirant sur ce cordon de la mort.

Les bras de la nonne étaient retombés le long de ses jambes et Abby relâcha la tension de la cordelette. Quand le corps mou de la sœur bascula d'un côté, elle dut la rattraper au vol. Profitant de l'avoir dans les mains, elle la traîna jusqu'à la chambre puis l'allongea sur le lit. Cela n'avait pas pris beaucoup de temps et, bien qu'elle fût de la même taille que sa victime, Abby n'avait pas souffert de ce transport mortuaire. Elle enchaîna la deuxième partie de son plan : échanger les habits.

Elle eut un peu de mal à déshabiller la morte, trop molle. Elle dut s'y prendre à plusieurs reprises, la roulant, l'étirant, pour finalement la mettre en sous-vêtements. Elle défit également sa tenue pour en vêtir la nonne, tout en lui laissant la corde serrée sur le cou. Elle lui ébouriffa un peu les cheveux trop raidis par le voile, lui ôta la chaînette à la croix dorée, qu'elle passa autour de son propre cou. Allongée de la sorte sur le lit, on aurait dit une Abby morte. Les vêtements de la bonne sœur lui allaient à merveille. Coup de chance pour une fois dans sa vie : rencontrer une femme de même corpulence qu'elle, au bon moment.

Vers midi, quand Vittorio découvrirait le meurtre de son frère, il filerait tout droit ici et tomberait sur ce corps presque rigide, certainement assassiné par un de ses clients ; si il y avait une enquête, cela n'irait pas bien loin, car qui se soucie de la mort d'une prostituée ? En tout cas, ça arrangerait le frangin du proxénète : pas de sang sur les mains et un honneur vengé dans la mort de cette minable pute.

Dans son armoire, elle prit quelques sous-vêtements et un gilet ; de leur cachette, elle sortit des billets, ses économies

secrètes. Elle attrapa aussi une petite valise poussiéreuse au-dessus du meuble pour y loger ses affaires. Cette même valise, qui l'avait suivie voici une dizaine d'années de son Canada natal, allait de nouveau l'accompagner dans une nouvelle aventure, plus louable celle-ci. Ne prenant aucun autre effet personnel pour ne pas jeter de trouble, elle vida juste son sac à main au pied du lit, histoire de faire croire à un crime crapuleux. Du petit sac de la nonne, elle trouva un portefeuille contenant billets et pièce d'identité ainsi qu'un chapelet et une clé de chambre. « Parfait », se dit-elle. La Bible, quant à elle, enserrait au beau milieu de ses pages la précieuse lettre avec l'adresse au Nebraska, à ne surtout pas perdre.

Un dernier regard sur le corps de sa jumelle, puis elle sortit, en prenant soin de laisser la porte légèrement entrebâillée.

D'un pas sûr et rapide, elle se dirigea vers l'hôtel qui l'avait logée... Enfin son double. Abby passa devant la petite réception et fit un large sourire à l'homme assis derrière le guichet. Elle chercha sur deux étages la chambre 34 pour finalement la trouver au troisième, dans l'angle du couloir. Là, elle découvrit au bas de l'armoire une valise non vidée. Prête pour un nouveau départ, elle rassembla les effets de toilette qu'elle incrusta à l'intérieur. Vite fait, bien fait, la sœur n'avait pas beaucoup de choses à trimbaler et cela l'arrangeait fortement. Elle redescendit jusqu'à l'accueil par l'escalier en colimaçon.

Elle posa les deux valises au sol puis mit ses mains sur le comptoir.

— Combien vous dois-je, mon fils ?

— Ah ma sœur, une petite minute, je prends votre fiche.

— Faites ! dit-elle en joignant religieusement et surnoisement les paumes de ses mains.

— Eh bien, vous avez payé sept jours d'avance et nous sommes au bout, donc rien, le compte est bon.

— C'est parfait, mon fils, j'ai passé un agréable séjour ici.

— Ben de rien ma sœur, au plaisir de vous revoir.

Un petit signe de la tête et elle sortit, sereine, de l'établissement, sa ressemblance avec la bonne sœur était parfaite, l'homme n'y avait vu que du feu et elle comptait bien continuer à jouer ce nouveau rôle d'âme pieuse.

Sur la route de la gare, elle s'arrêta dans une grande librairie et, après d'intenses recherches avec le vendeur, en sortit avec trois livres, un de termes médicaux et deux autres de méthodes appliquées pour les infirmières. C'était là sa seule faiblesse par rapport à la nonne dans sa nouvelle vie, mais elle comptait bien remédier à cela au plus vite, et puis « avec un peu de cinéma, ça passera » se dit-elle. De toute façon, elle ne voulait pas s'éterniser dans ce couvent, juste laisser filer un peu de temps, démissionner et repartir d'un bon pied, ce coup-ci. La béatitude religieuse n'était pas son truc. Un dernier regard sur ses pas, puis elle grimpa dans le wagon, en route pour d'autres cieux plus cléments.

Voilà ce qui a dû se dérouler, enfin je l'ai imaginé ainsi, vu que les protagonistes ne sont plus là pour le raconter. Mais cela cadre bien au tempérament de ces deux femmes, ce qui explique un peu les événements qui vont suivre. L'être humain est parfois si cruel qu'il en est faible.

Deuxième psaume
À Seward